

Pierre Bourgin

Mère Edwige

De Rozier-Côtes-d'Aurec à Madura

Mariette Bourgin, en religion Sœur Sainte-Edwige

de la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon

1880 -1953

Village de Forez

2003

Préface

Qui, en dehors de Pierre Bourgin et des siens, connaît aujourd'hui Mariette Bourgin, Sœur Sainte-Edwige, ou Mère Edwige, de la congrégation Saint-Joseph de Lyon, propre tante de l'auteur ? C'est pourtant une Forézienne, née à la fin du XIX^e siècle, qui fut toute sa vie missionnaire en Inde au XX^e siècle : un destin exceptionnel, donc, qui mérite qu'on le tire de l'oubli ; mais aussi une vocation qui prend tout son sens et devient exemplaire par le contexte local, régional, national, voire international, dans lequel elle s'inscrit.

Le contexte local, c'est celui du canton de Saint-Bonnet-le-Château, tout au sud-ouest du département de la Loire, plus précisément celui de la commune et de la paroisse de Rozier-Côtes-d'Aurec, et, plus particulièrement encore, celui du hameau du Rochain où Mariette Bourgin a vu le jour le 13 octobre de l'année 1880. Du Rochain, petit village de moins de dix feux, on a dit l'atmosphère baignée d'un catholicisme profondément croyant et pratiquant avec ferveur, qui a été à l'origine de vocations nombreuses : quatre des sœurs et cousines de Mariette sont, elles aussi, devenues religieuses, dont trois dans la Congrégation du Saint-Sacrement, au monastère Notre-Dame de la Seds, à Aix-en-Provence ¹ ! N'aurait-on pas là un exemple du fait que, "dans certaines familles", pour reprendre la formule du professeur Marcel Launay, "se constituaient de véritables réseaux facilitant les vocations religieuses" ² ? De Rozier-Côtes-d'Aurec, quelque certaine qu'ait été la tiédeur, en matière de religion, de nombre de ses serruriers et armuriers aux XIX^e et XX^e siècles, il faut souligner l'abondance, voire la qualité, des vocations religieuses et sacerdotales à la même époque : à côté de quelques prêtres, d'où se dégage la figure d'un Jacques Giraudon, missionnaire aux Etats-Unis d'Amérique ³, que de frères, particulièrement des Ecoles chrétiennes, et que de sœurs, essentiellement de la congrégation Saint-Joseph (qui était implantée au chef-lieu de la commune), issus de la paroisse ⁴ ! Et voici que, à nouveau, le cas de Mariette Bourgin s'avère exemplaire du recrutement missionnaire, "l'étude classique de la géographie locale et sociale" illustrant, aux dires mêmes du professeur Launay, "le poids, particulièrement au XIX^e siècle, des vocations d'origine rurale" ⁵. Du canton de Saint-Bonnet-le-Château, et surtout de sa moitié sud-ouest, limitrophe de la Haute-Loire, on connaît, au moins dans les grandes lignes, la mentalité religieuse, les (très) nombreuses vocations, le haut destin de plusieurs de ses prêtres, frères et sœurs : d'un Frère Philippe (Mathieu Bransiet), natif d'Apinac,

¹ Pierre Bourgin et Gérard Berger, "Aux origines d'un petit oratoire marial des années 1920, la Vierge du Rochain à Rozier-Côtes-d'Aurec : Philomène, Noémie et les autres", dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 14, 1998, p. 4 à 9.

² Dans sa préface à l'ouvrage de Yannick Essertel, *L'aventure missionnaire lyonnaise, 1815-1962*, Paris, Cerf, 2001, p.11.

³ Tiré de l'oubli par Claude Latta dans son étude sur "Evêques et prêtres foréziens aux Etats-Unis (1817-1867)", *Village de Forez*, 1988, p. 55, il fait actuellement l'objet d'une étude par Pierre Bourgin, à paraître.

⁴ Les archives de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes et de la congrégation Saint-Joseph de Lyon en témoignent, alors que nos statistiques, élaborées à partir d'une source civile et citées dans *Le pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Saint-Etienne, Centre d'Histoire Régionale de l'Université, 1985, p. 374-375, ainsi qu'à travers "Aspects de la vie religieuse dans le canton de Saint-Bonnet-le-Château de la fin du XVIII^e siècle au début du XX^e", dans *Bulletin du Centre d'Histoire Régionale de l'Université de Saint-Etienne*, 1984, n° 2, p. 32, 34 et 36, sont, à cet égard, quelque peu trompeuses.

⁵ Dans sa préface à l'ouvrage de Yannick Essertel cité à la note 2, p. 10.

supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes de 1838 à 1874 ⁶, à un Mgr Bayet missionnaire originaire lui aussi d'Apinac, vicaire apostolique puis évêque au Laos et en Thaïlande des années 1920 aux années 1970 ⁷, en passant par un Mgr Bravard, né à Usson-en-Forez, évêque d'Avranches et de Coutances de 1862 à 1875 ⁸, un Mgr Chouvellon, issu également d'Usson, missionnaire en Chine de la décennie 1870 à la décennie 1920, un Mgr Valentin, sorti encore d'Usson, missionnaire au Tibet de 1900 environ à 1950 environ ⁹ - et l'on en délaisse ¹⁰ -, que de prêtres, que de frères, que de sœurs produits, surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, par ce petit territoire constitué par l'extrémité méridionale des Monts du Forez¹¹¹¹ !

Or, d'une part, il vient d'être prouvé que ces monts du Forez sont un des "secteurs d'où sont partis le plus grand nombre des missionnaires" du Lyonnais ¹² et, d'autre part, on sait que le petit territoire qui court d'Usson à Rozier est prolongé, en Haute-Loire, par les paroisses de Saint-Pal-en-Chalencon, Tiranges, Boisset, Valprivas, Bas-en-Basset, qui ont été, elles aussi, riches en vocations sacerdotales et religieuses ¹³... Que Mariette Bourgin soit issue de ce secteur géographique (qu'il serait utile de mieux connaître en transcendant les circonscriptions administratives qui le divisent entre deux diocèses, deux départements, deux régions) constitue encore quelque chose de typique.

Si bien que, du contexte local au contexte régional, il n'y a qu'un pas. L'essentiel, cependant, semble à rechercher du côté de Lyon, puisque c'est d'une congrégation lyonnaise que Mariette Bourgin est devenue membre. Or, dans le diocèse de Lyon, les Sœurs de Saint-Joseph, fondées au Puy au milieu du XVII^e siècle, avaient tôt essaimé ; au début du XIX^e siècle, leur remarquable supérieure, Mère Saint-Jean Fontbonne, native de Bas-en-Basset, y avait multiplié les fondations nouvelles puis réuni les maisons jusque-là autonomes¹⁴ ; ensuite, et jusqu'au début du XX^e siècle, les vocations sont légion et la congrégation "progresse régulièrement, bénéficiant d'un dynamisme qui se traduit autant par une solide implantation diocésaine que par une ouverture continue sur l'extérieur", de sorte qu'elle finit par se situer au quatrième rang des congrégations françaises ¹⁵. A ce dynamisme, à cette ouverture, Sœur Sainte-Edwige a, à la fois, puisé et contribué. Mais l'exemple de la Haute-Loire, et surtout de l'arrondissement limitrophe d'Yssingeaux, "bastion traditionnel de la droite et du cléricisme", "fort bien pourvu de sœurs", n'a pu que jouer également : là, ce sont les Sœurs Saint-Joseph du Puy qui, les premières, ont

⁶ Gérard Berger, "Un Apinacois Supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes : Mathieu Bransier, ou le Frère Philippe (1792-1874)", dans *Bulletin de l'Association des Amis du Vieux Saint-Bonnet*, n° 3, 1978, p. 1 à 19 ; Joseph Barou et Michel Bransiet, "D'Apinac à Rome, le parcours d'un petit paysan du haut Forez: Frère Philippe (Mathieu Bransier, 1792-1874), Supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes", *Village de Forez*, 2001, 54 p.

⁷ Yannick Essertel, *op. cit.* à la note 2, p. 154.

⁸ Yvette Debard, « Quand Monseigneur Bravard partait pour Rome (novembre 1857) », dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 15, 2000, p. 4 à 17.

⁹ Yannick Essertel, *op. cit.* à la note 2, p. 33 (Mgr Chouvellon) et p. 10, 143, 154, 172, 347-348 (Mgr Valentin).

¹⁰ Quelques exemples de plus dans notre ouvrage cité à la note 4, p. 376.

¹¹ Une petite idée, par défaut, à travers notre article cité à la note 4, p. 31 à 37.

¹² Yannick Essertel, *op. cit.* à la note 2, p. 92.

¹³ Quelques exemples dans notre article cité à la note 4, p. 30.

¹⁴ *Mère Saint-Jean Fontbonne*, Paris-Bruges, D.D.B., 606 p. 1929.

¹⁵ Claude Langlois, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1984, p. 339 et 335.

créé de grosses communautés, "véritables couvents ruraux" et écoles où les filles pouvaient apprendre la lecture, le catéchisme, le maniement des fuseaux, et passer en internes les mois d'hiver pour savoir écrire et compter ¹⁶. Nul doute que le couvent des Sœurs Saint-Joseph de Rozier, qui correspondait à cette définition, même s'il était d'obédience lyonnaise et de taille plus modeste que bien des communautés vellaves, ait joué un grand rôle dans la vocation de Mariette Bourgin.

Il faut, toutefois, tenir compte également de la nouveauté du XIX^e siècle constitué par l'orientation de nombreuses congrégations vers l'activité missionnaire : après que, en 1822, à Lyon, a été fondée, par Pauline Jaricot, l'œuvre de la Propagation de la Foi, des sœurs sont parties au-delà des mers (d'abord outre-Atlantique), de Lyon (dans les années 1830), puis du Puy (dans les années 1860), dans la foulée de nombre de prêtres et de frères ; et, si les Sœurs Saint-Joseph de Lyon n'ont agi ainsi qu'à partir de 1898, il n'en reste pas moins que Lyon et son diocèse ont constitué une "pépinière de missionnaires"¹⁷ au XIX^e siècle et même au XX^e, l'apogée se situant dans les années 1900 où les départs liés aux lois anticléricales se sont ajoutés aux départs classiques ¹⁸. Sœur Sainte-Edwige, partant pour l'Inde en 1912, prend place au cœur de cette vague : elle apporte ainsi sa pierre au dynamisme missionnaire du diocèse, à "l'étonnante participation lyonnaise à l'effort d'évangélisation outre-mer" qui, selon le professeur Launay, a rassemblé "quelque deux mille vocations missionnaires relevant de près de soixante-dix congrégations des débuts de la Restauration à la réunion du concile Vatican II"¹⁹.

Quant au contexte national, il présente maintes composantes où Mariette Bourgin a pu s'inscrire. Le XIX^e siècle, c'est le temps par excellence des apparitions mariales, celui de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, celui de l'érection, au Puy, au lendemain de Sébastopol, de la colossale statue de Notre-Dame-de-France, celui de Catherine Labouré, Bernadette Soubirous et Thérèse Martin, celui de l'approche de la béatification et de la canonisation de Jeanne d'Arc : la Vierge, des femmes ont ainsi droit à une place nouvelle dans la croyance des fidèles, de sorte que Mariette Bourgin, comme toutes les sœurs, a pu en être confortée. Le XIX^e siècle, c'est aussi une époque de croissance quasi continue de la "population cléricale" : séculiers et réguliers, frères et sœurs passent, de 1830 à 1880, de 76 000 à 220 000, et les femmes sont, en 1880 (année de la naissance de Mariette), majoritaires dans ce groupe, tenant une place considérable dans l'éducation où elles instruisent alors six filles sur dix, contre quatre sur dix un demi-siècle plus tôt ²⁰ : qu'une attirance en ait résulté, sur Mariette Bourgin comme sur maintes jeunes catholiques, quoi de plus normal ? Enfin, le XIX^e siècle, c'est, au niveau national comme au niveau diocésain, un extraordinaire siècle missionnaire : vers 1880, plus des trois quarts des prêtres, religieux et religieuses exerçant des activités missionnaires dans le monde sont français ²¹ ; et les décennies qui unissent le XIX^e et le XX^e siècle sont, pour la France dans son ensemble comme pour le Lyonnais, les plus fastes en matière de départs de missionnaires pour l'outre-mer, les incitations de la politique anticléricale se conjuguant avec l'aboutissement d'un siècle de progression ²².

¹⁶ *Ibid.*, p. 457-458.

¹⁷ Yannick Essertel, *op. cit.* à la note 2, p. 223.

¹⁸ Yannick Essertel, *op. cit.* à la note 2, p. 134-135.

¹⁹ Dans sa préface à l'ouvrage de Yannick Essertel cité dans la note 2, p. 9.

²⁰ Jacques Le Goffet René Rémond (s. d.). *Histoire de la France religieuse*, tome 3, Paris, Seuil, 1991, p.293.

²¹ *Ibid.*, p. 445-446.

²² Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire (s. d.). *Histoire religieuse de la France contemporaine*, tome 2, Toulouse, Privat, 1986, p. 219.

Mariette Bourgin, née en 1880, religieuse en 1901, missionnaire en 1912, "arrive" donc au moment où la "population cléricale" croît le plus, au moment où les femmes l'emportent, au sein de celle-ci, sur les hommes, au moment où les missionnaires sont les plus nombreux : les coïncidences ne manquent pas, une fois de plus, pour faire de son cas un exemple...

On en vient ainsi au contexte international, et donc à l'Inde. Là, après que Mgr Bonnard, un Lyonnais, a lancé le mouvement missionnaire dans les années 1830, les missions s'étendent. A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, les congrégations féminines commencent à y jouer un certain rôle : en 1892, sept franciscaines (dont quatre du diocèse de Lyon) y arrivent pour "s'occuper d'écoles, d'ouvrirs, d'orphelinats et d'apostolat"; d'autres suivent, en 1901 et 1903 ; puis "quelques religieuses de Saint-Joseph de Lyon, victimes des lois anticléricales, gagnent le Maduré, le 1^{er} juillet 1906, et y fondent une communauté" ²³. Le Maduré ? Voilà la province même, au sud de la péninsule indienne, où Sœur Sainte-Edwige arrivera six ans plus tard ! Celle-ci est ainsi l'une des premières Sœurs Saint-Joseph, et même l'une des premières missionnaires françaises, à œuvrer en Inde...

En définitive, les lignes que lui consacre Pierre Bourgin, ci-après, présentent de multiples intérêts. A travers elles, comme l'auteur parle de sa propre tante, on s'attache à un milieu familial qu'il connaît et décrit bien, dans la mesure où il a pu bénéficier de sources d'étude, tant orales qu'écrites, qu'on ne trouve pas ailleurs, et en recueillir, en ressentir, en traduire, la mentalité, les traditions, les sentiments qui font comprendre la présente vocation, et même toute l'oeuvre qui en résulte. Pierre Bourgin intéresse, en outre, son lecteur au hameau du Rochain, à la commune de Rozier-Côtes-d'Aurec, au canton de Saint-Bonnet-le-Château, qui ont constitué le premier cadre de vie, de travail, de formation, de Mariette, avant d'être quittés à jamais, sans pour autant être oubliés. L'horizon s'élargit à la région, et même à la nation, lorsque commence la vie de religieuse de Sœur Sainte-Edwige. Mais c'est surtout sur le séjour de celle-ci en Inde, pendant plus de quarante années, que se penche l'auteur : au long d'évocations nombreuses et variées, où il sait traiter d'apostolat et de prière, mais aussi de travail et de nourriture, de voyage et de repos, on vit au rythme de ce lointain pays, de ses chaleurs, de ses manques, de ses besoins, et on accompagne Sœur Sainte-Edwige, puis Mère Edwige, dans sa lourde tâche de missionnaire, subalterne d'abord, supérieure ensuite, servante de Dieu et servante des hommes, dévouée à sa terre d'adoption tout en restant fidèle au Rochain de sa naissance.

Remercions Pierre Bourgin de ce portrait d'une modeste fille de paysans du Haut-Forez, dont le destin a pourtant été exceptionnel.

Gérard Berger

²³ Yannick Essertel, *op. cit.* A la note 2, p. 140-141.

Introduction

Les parents de Mariette, le jour de sa naissance, n'imaginaient pas ce que serait l'existence hors du commun de leur nouveau-née, où ses pas la conduiraient, par quel chemin, bien loin de Rozier-Côtes-d'Aurec, et en synergie bien réelle avec le Seigneur.

Chapitre premier

Mariette, une fille de Rozier

Mariette Bourgin est née le 12 octobre 1880, à Rozier-Côtes-d'Aurec (Loire), au hameau du Rochain, plus précisément au lieu-dit Le Courtial, petit hameau comportant alors deux feux, très proche et détaché de celui du Rochain, mais confondu dans son appellation avec lui antérieurement. L'un et l'autre sont situés à environ un kilomètre du bourg de Rozier, sur la route qui conduit de Saint-Maurice-en-Gourgois à Usson-en-Forez (Loire).

Son père, Jacques Bourgin, dit "Piston", était cultivateur et serrurier ; il avait épousé Anne-Marie Vialon, du bourg de Rozier, le 7 février 1874, à Rozier.

Mariette a été baptisée le 17 octobre 1880 par Antoine Thomas, curé de la paroisse ; elle a eu pour parrain Benoît Montagnon, son oncle, époux d'Henriette Bourgin, passementier demeurant à Saint-Etienne, 41 rue Paillon, et pour marraine, Mariette Chauvin, épouse de Pierre-Antoine Bourgin, l'un des frères de son père, cultivateur demeurant lui aussi au Courtial. Je n'ai pas connaissance de la date de sa confirmation.

Mariette était la quatrième enfant d'une famille qui en comptera onze, quatre garçons et sept filles, sans parler des deux jumeaux décédés le jour de leur naissance, en 1880. Sa mère a été décorée de la médaille de la Famille Française en 1923.

Jacques Bourgin, son père, né le 6 septembre 1848, était l'avant-dernier d'une famille de quatorze enfants dont six moururent très jeunes ; il perdit ses parents avant sa majorité et fut doté d'un conseil de famille le 1^{er} juin 1866.

La famille Bourgin, originaire de La Valmitte, hameau de la commune de Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte (Loire), avait fait souche au Rochain par le mariage de Benoît Bourgin, "le jeune", et d'Antoinette Lyothier, célébré le 2 juillet 1715 à Rozier, par Messire Jean-Baptiste Bourgin, curé de Rozier, oncle de Benoît ; Antoinette Lyothier était du Rochain. Le père de Benoît était laboureur et marchand.

Le 5 février 1723, le nom de Benoît Bourgin, du Rochain, un ancêtre de Mariette, figure sur la liste des consuls et collecteurs des tailles pour la parcelle des "Costes d'Aurecq" ; Le Rochain faisait alors partie de cette parcelle fiscale, mais non pas de celle de Rozier.

Le 18 juin 1768, Jean-Baptiste Bourgin, curé de Rozier, un parent, fondé de procuration de Dom Jean-François Paillas, procureur de la Chartreuse de Lyon - les Chartreux de Lyon étaient alors seigneurs et prieurs de la terre et seigneurie de Rozier - afferme en la dite qualité, à Pierre Bourgin, fils de Benoît, laboureur habitant au Rochain, la dîme à la gerbe au territoire du Rochain.

La famille Vialon, originaire de Bas-en-Basset (Haute-Loire), du hameau de Bruailles, semble-t-il, était établie au bourg de Rozier, depuis le mariage célébré à Rozier, le 24 novembre 1818, de Jean Vialon dit "Massard" avec Antoinette Alvergnat, une Roziéroise, fille de Marcellin Alvergnat et de Marguerite Giroux. Les Vialon étaient des agriculteurs ; l'un d'eux, un autre Jean, grand-père de Mariette, sera maire de Rozier de mai 1888 à novembre 1892.

Antérieurement à 1875, dans les registres paroissiaux de Rozier, ou dans ceux des actes d'état civil de la commune, j'ai relevé cinquante mariages d'ascendants de Mariette qui ont été célébrés à Rozier. Le plus ancien que j'ai noté est celui de Georges Lyothier, du Rochain, et de Jehanne Borie du bourg de Rozier, le 21 février 1640 ; mais Georges Lyothier avait pour grands-parents, au Rochain, André Lyothier et Izabeau Blanc, laquelle est décédée avant le 15 mars 1583. Deux autres ascendants connus de Mariette sont Jean Granjon, de Bas-en-Basset, époux de Marie Tabard, d'Usson-en-Forez, mariés vers 1580/1590. Les ascendants de Mariette portaient pour la quasi-totalité des patronymes bien connus à Rozier.

Non seulement par son lieu de naissance, mais encore par son ascendance, Mariette est bien une fille de Rozier et du Rochain, *une fille de paysan* comme elle se dira avec humour en Inde, en aidant des manœuvres à porter des pierres, du mortier sur un chantier, tout en surveillant la construction d'un bâtiment et, vraisemblablement, les ouvriers du chantier, tentés plutôt de se mettre à l'ombre que de travailler sous le soleil brûlant. C'était une façon pour elle, supérieure de sa communauté, de donner le bon exemple.

Chapitre 2

Mariette, écolière

Mariette, enfant, est allée à l'école publique de Rozier, dirigée alors par les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon.

La maison paternelle du Courtial était située à un kilomètre du bourg de Rozier ; Mariette n'était pas la seule à parcourir la route conduisant à l'école. Aux hameaux du Courtial et du Rochain vivaient sept ménages Bourgin, tous parents, et un ménage Clavaron, dont les mariages ont été célébrés entre le 27 janvier 1866 et le 13 juin 1875. Cinquante-deux enfants vinrent au monde, vingt-trois garçons et vingt-neuf filles ; deux garçons et six filles moururent en bas âge ; vingt et un garçons et vingt-trois filles fréquentèrent donc l'une ou l'autre des deux écoles de Rozier, école publique de filles et école communale de garçons.

L'école de filles était située dans les bâtiments de l'ancien prieuré bénédictin de Rozier, "le Château", transmis par Marc-Antoine Gaiffier, dernier prieur, aux Pères Chartreux de Lyon (Chartreuse des Lys du Saint-Esprit à la Croix-Rousse) et devenu par vente ou héritage, après la Révolution, maison des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon. L'existence de cette communauté, sous l'appellation de "filles denteleuses", est attestée dès le 13 septembre 1805 par un acte notarié, existence confirmée, le 10 avril 1812, par le projet de décret du Conseil d'Etat relatif aux statuts des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, sous le nom de "Maisons des Sœurs de Saint-Joseph existant dans le diocèse de Lyon". L'ensemble bâti comportait plusieurs salles assez vastes, dont une affectée à l'enseignement, ce que remarquèrent les membres de La Diana, à l'occasion de leur excursion à Rozier, au mois de juillet 1877 ; et dans cette salle de classe se trouvait le beau tableau de Marc-Antoine Gaiffier actuellement en dépôt dans les locaux de la Diana, à Montbrison. Le bâtiment a été démoli en 1950-1951, bien malheureusement.

Pour la période de 1885 à juin 1894, années de scolarité de Mariette, alors qu'elle avait de cinq à quatorze ans, lorsque les enfants de cette tranche d'âge se rendaient à l'école depuis le Rochain, cela pouvait représenter une bande nombreuse de quinze, dix-sept, voire dix-neuf enfants ; les filles étaient majoritaires. Parvenu au carrefour du Chômât, le groupe pouvait s'accroître des autres écoliers venant des hameaux d'Affaux et de Garnodet. Mais la bande ne devait pas nécessairement former un groupe compact ; elle pouvait au contraire s'étirer, au gré des amitiés, des caprices, des disputes, du goût pour l'étude, du pas lent ou rapide des petits de cinq ans ou des grands de quinze ans. Et puis, tous les enfants d'âge scolaire n'étaient pas nécessairement assidus à l'école et le groupe pouvait être moins nombreux, à cause également des conditions climatiques parfois très rudes en hiver. Mon père, Antoine, un frère de Mariette, tombé dans une congère, vers 1895, et revenant seul de l'école, n'eut la vie sauve que grâce à son père qui, étonné de son retard, vint à sa rencontre et le trouva enfoui dans la neige dont il ne parvenait pas à se dégager.

Mariette était une élève studieuse, elle réussissait bien en classe. Le 19 juin 1894, à Saint-Bonnet-le-Château, chef-lieu du canton, la directrice de l'école des sœurs la présente, pour la première fois, aux épreuves du certificat d'études primaires, et elle est admise. Elle n'a pourtant pas encore quatorze ans ; son succès doit être souligné.

Les épreuves étaient notées sur 10. Elle obtient les notes suivantes : 5 en orthographe, 5 ½ en écriture, 4 ½ en calcul, 2 en rédaction et 8 en couture. L'épreuve de couture, à l'écrit, était propre aux filles ; les garçons avaient, au choix, une épreuve, soit de dessin, soit d'agriculture, à l'oral. Elle obtient donc 25 points à l'écrit, elle est admise à subir les épreuves orales ; elle y obtient les notes suivantes : 6 en lecture expliquée et récitation, 6 ½ en histoire et géographie. Mariette obtient donc un total de 37 ½ points sur 70.

Ce même jour, Julie Bourgin, fille de Claude, serrurier, et de Catherine Alvergnat, une autre candidate de Rozier, mais non du Rochain, totalise 42 points, une note supérieure, mais elle a un an de plus que sa compagne. Mariette semble être la cinquième fillette de Rozier à avoir réussi à l'examen du certificat d'études primaires.

La direction de l'école publique, celle des sœurs, était alors assurée par Philomène Chaud, Sœur Saint-Jacques, des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, native de Margerie-Chantagret, titulaire du brevet d'institutrice, à Rozier depuis septembre 1872, et nommée par l'Académie en mars 1882.

Chapitre 3

Famille et hameau

L'étude n'était pas la seule occupation de Mariette ; de bonne heure, ses parents l'initiaient à leur vie de labour, à la maison et dans les champs. La vie au Courtial était rude ; chacun devait accomplir sa petite besogne. Toute jeune, Mariette a appris à travailler et à ne pas perdre son temps. Les filles, lorsqu'elles allaient garder le bétail dans les champs, ne devaient pas manquer d'emporter leur carreau de dentelle et faire danser les fuseaux tout en surveillant le petit troupeau de vaches, chèvres ou moutons. Et puis, à la maison, il y avait les frères et sœurs plus jeunes que Mariette ; ceux-là pouvaient nécessiter soins, attention et surveillance. Eugénie, la toute dernière de la famille n'était pas encore venue au monde. Leur père était bon ; il leur inculquait l'idée que "le travail n'a jamais tué personne". Le pain n'était pas rationné, mais il ne fallait pas le gaspiller, car on savait ce qu'il coûtait d'efforts et de sueur avant qu'il ne soit sur la table. Leur mère était une femme pieuse, mais austère, exigeante, sévère. Mariette écrira à son sujet *Notre sainte maman* (26-07-1933 ; 06-01-1948), *e//e a élevé ses enfants bien chrétiennement*

(18-12-1923). Les nombreuses naissances et la vie dure à la maison l'ont incitée à dire : *Faites-vous sœurs, petites, parce qu'une mère, ça souffre trop*. Les journées se terminaient par la prière du soir en famille, suivie habituellement par la récitation du chapelet. Son père mourra le 10 novembre 1918, à l'âge de 70 ans, et sa mère, le 4 décembre 1926, à l'âge de 74 ans.

D'une façon plus générale, sur le territoire du Rochain où vivaient cinq foyers, le climat était religieux. Le dimanche après-midi, au retour des vêpres célébrées à l'église paroissiale, les jeunes filles ou demoiselles se retrouvaient dans l'une ou l'autre des maisons du hameau pour écouter la lecture d'un passage de la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, d'un texte tiré de la *Vie des Saints* ou d'un ouvrage pieux de cette époque, et pour réciter le chapelet. Pour la plupart, elles étaient membres d'une association pieuse, les *Enfants de Marie*.

Une photographie datant de 1910 nous a conservé les traits de cinq d'entre elles, un chapelet à la main et portant en sautoir, bien visible, une croix d'une certaine dimension. Bien sûr que ces demoiselles n'allaient pas consacrer la fin de leur journée dominicale à la danse, en compagnie des garçons du pays. De la génération de Mariette, cinq filles sur vingt-trois entrèrent au couvent : Mariette, trois au monastère de Notre-Dame de la Seds à Aix-en-Provence, et une chez les Sœurs de la Sainte Famille.

Mariette avait le goût pour l'étude ; elle aurait bien voulu continuer à s'instruire ; ses parents, ou bien avaient besoin de son aide à la maison, ou bien trouvaient leur fille trop jeune pour la laisser partir. Elle demeura deux ans à la maison paternelle.

Chapitre 4

Saint-Vallier, formation, premier ministère

En 1896, l'année où elle eut 16 ans, elle se mit en route pour l'internat industriel de Saint-Vallier, dans la Drôme, tenu par les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon. Dans cet établissement, par convention en date du 10 décembre 1890, passée avec Aimé Baboin, industriel en textile, les ouvrières de son entreprise étaient reçues et hébergées, suivant un règlement dont on aimerait bien avoir connaissance. Dans les ateliers, les sœurs exerçaient une surveillance constante sur les ouvrières, mais sans s'occuper du travail de ces dernières. Mariette était-elle l'une de ces ouvrières ou bien une domestique au service des sœurs pour la vie de l'internat ? Nous l'ignorons. Il n'est pas impossible qu'elle y ait approfondi l'enseignement qu'elle avait reçu à Rozier, afin d'être plus à même de préparer durant son scolaricat le brevet d'aptitude à la fonction d'institutrice.

De son séjour à Saint-Vallier, elle conserva un excellent souvenir. A sa sœur Antonia qui séjourna, elle aussi, à Saint-Vallier, elle écrit le 09-07-1924 : *Te rappelles-tu de cette fête de la Visitation à Saint-Vallier ? Cher Saint-Vallier*. Les religieuses de Saint-Joseph renouvellent leurs vœux à l'occasion de cette fête, le 2 juillet ; c'est un grand jour pour elles. Mariette fit à Saint-Vallier, à l'âge de 16 ans, la première année où elle s'y trouvait, une découverte, une expérience qui la marquera certainement et qu'elle n'oubliera pas. Elle fit, sans doute adaptés à son âge, les *Exercices spirituels de saint Ignace*. Elle demeura à Saint-Vallier jusqu'à sa majorité, et c'est de là qu'elle gagna la Maison Mère, le noviciat des Religieuses de Saint-Joseph de Lyon, à la Croix-Rousse, où le 11 novembre 1901, elle prit l'habit religieux et le nom de Sœur Sainte-Edwige. Elle avait alors 21 ans ; de taille, elle était petite, mais elle avait de grands doigts, ce que révèlent les photographies.

On peut se poser des questions ; le noviciat était normalement précédé d'une

période de postulat de six mois, or Mariette n'a pas fait de postulat à Lyon. L'a-t-elle fait à Saint-Vallier ? Quel y a été son statut depuis son arrivée à l'âge de 16 ans et jusqu'à son départ pour Lyon ? L'idée de vocation religieuse a-t-elle germé en elle, alors qu'elle était encore toute jeune écolière, et les sœurs de Rozier (une petite communauté de cinq sœurs), remarquant ses bonnes dispositions, n'ont-elles pas contribué pour une certaine part à l'éclosion de sa vocation ?

Le temps du noviciat fut pour elle un véritable temps d'épreuve, mais aussi de paix, de joie intime et profonde. Elle se savait sûre d'être dans la volonté de Dieu. Le noviciat pouvait alors compter plus de cent vingt novices sous la direction de trois maîtresses de noviciat (lettre du 27-06-1923). Sœur Edwige prononça ses premiers vœux le 22 novembre 1902.

Pendant les six années de son scolasticat qui suivirent, elle prépara avec succès le Brevet d'aptitude à la fonction d'institutrice. Ses parents ont dû être très fiers de sa réussite. En 1908, elle fit la grande retraite des Exercices de saint Ignace et, le 27 août, sa profession perpétuelle. *Depuis que je suis religieuse, même avant de le devenir, j'ai toujours eu un père jésuite pour ma retraite ; j'ai donc eu chaque année, depuis l'âge de 16 ans, le bonheur de faire les Exercices de saint Ignace, je les aime de plus en plus. En 1908, j'ai fait ma grande retraite de trente jours* (lettre du 22-01-1936).

Sa formation terminée, elle fut envoyée à l'Ecole de Saint-Aubin-d'Aubigné, en Vendée, département des Deux-Sèvres, à 5 km de Mauléon, à l'ouest. Elle y resta quelques mois, mais en garda un inoubliable souvenir de la foi simple et forte des Vendéens. Elle fut ensuite affectée à l'école de Montrottier, dans le Rhône, et y demeura jusqu'à la fermeture des écoles privées par les décrets gouvernementaux. Elle gagna alors Villefranche-sur-Saône, où elle fut employée à l'ouvroir, avant de rejoindre l'Arbresle pour assurer la surveillance des jeunes ouvrières de l'usine Fichet. L'œuvre était difficile, la surveillance pénible ; Sœur Edwige soutenue par sa charité et par l'ambiance d'une communauté fervente s'y donna de tout son cœur.



Sœur Edwige, jeune religieuse

Chapitre 5

Appel à partir en mission

Dès l'année 1910, Sœur Edwige, pressée par l'appel de Dieu, sollicitait de ses supérieures la faveur d'être envoyée dans les missions lointaines. Les Sœurs de Saint-Joseph avaient alors plusieurs terres de mission : Amassia, en Arménie (1905), Abou-Tig sur le Nil et Gueguen en haute Egypte (1907), une autre dans les Indes Anglaises, c'était celle du Maduré (1906), vieille mission tenue par les Jésuites, où Sœur Edwige a été envoyée en 1912.

Cette fondation des Sœurs de Saint-Joseph était toute récente, et pourtant, parmi les cinq premières sœurs parties au Maduré en juillet 1906, deux étaient déjà tombées, à six mois d'intervalle, victimes de l'épidémie de choléra, en 1908 : Sœur Marie-Marguerite, au mois de juin, et Sœur Marie-Alexis, au mois de décembre. Une troisième, Sœur Radegonde, fut obligée par la maladie de fuir le climat meurtrier ; elle revint en France en 1912, accompagnée par Sœur Alix-Marie. Cette dernière regagna la Mission du Maduré, emmenant avec elle Sœur Régina, du diocèse de Nîmes, ainsi que Sœur Edwige.

Sœur Edwige était alors âgée de 32 ans ; son père l'était de 64 ans, et sa mère, de 60 ans. De ses frères et sœurs, Maria, l'aînée de la famille, avait 37 ans, et Eugénie, la plus jeune, 16 ans. Un peu plus d'un an plus tard, sa sœur Antonia et une autre Mariette Bourgin, une cousine du Rochain, allèrent frapper à la porte du monastère de Notre-Dame-de-la-Seds, une communauté de religieuses adoratrices du Saint-Sacrement à Aix-en-Provence. Eugénie les y rejoindra en 1921.

Chapitre 6

Départ

Sœur Edwige et ses deux compagnes s'embarquèrent à Marseille, le dimanche 3 novembre 1912, à midi, sur un vieux paquebot, le "Calédonien", qui se rendait à Yokohama. En quittant le port, elles n'ont pas dû manquer de prier avec ferveur Notre-Dame-de-la-Garde. Elles n'allaient pas au-delà de Colombo, port de l'île de Ceylan, l'actuel Sri-Lanka, en passant par le canal de Suez. Le trajet doit représenter 10 000 km environ. Le navire fit escale à Port-Saïd, où les trois religieuses retrouvèrent une autre compagne, Sœur Alix-Marie, missionnaire en Egypte. Sur la mer Rouge, elles souffrirent beaucoup de la chaleur ; dans les cabines, il fallut tenir les hublots fermés, un jour et une nuit, car les vagues passaient par dessus le pont. Sœur Régina passa cette journée dans sa couchette, n'en menant pas large.

Sur l'océan Indien, le bateau avançait très lentement ; il prit alors trois jours de retard, et cela ne fit pas leur affaire, pressées qu'elles étaient d'être chez elles, en communauté. La mer n'était pas mauvaise, mais Sœur Edwige ne se sentait pas à son aise. Il faisait moins chaud que sur la mer Rouge, mais il y avait davantage de tangage. La traversée, d'après Sœur Alix-Marie, fut mauvaise pour tous : l'océan, que l'on promettait bon, dérouta passagers et matelots. Un reste de mousson agita fortement le vieux bateau. Durant deux jours, une pluie battante ajouta à la tristesse du voyage ; heureusement, le 20 novembre, le temps se remit au beau, mais Sœur Régina garda encore sa couchette.

Le bateau arriva au port de Colombo le vendredi 22 novembre 1912. Les trois religieuses furent accueillies par les Petites Sœurs des Pauvres, pour une courte halte dans leur communauté pendant laquelle, après trois semaines d'impatience, et dans une joie impossible à décrire, les trois épouses du Seigneur virent enfin ... un TABERNACLE !

Tout au long de leur voyage, elles avaient vraisemblablement été privées de la présence eucharistique du Seigneur.

Afin d'accueillir deux sœurs envoyées à la Mission du Maduré et leur Mère Provinciale qui les accompagnait, Sœur Edwige reviendra à Colombo en 1931, heureuse de revoir le port où elle avait débarqué dix-neuf ans auparavant.

Le soir même du 22 novembre 1912, les trois religieuses s'embarquèrent sur un navire anglais pour gagner le port de Tuticorin, distant de 280 km, dans le sud de l'Inde. La traversée se fit de nuit, par une mer calme ; le coucher de soleil, splendide, fut longuement et particulièrement admiré. Les sœurs ne dormirent guère, elles firent la chasse à des cafards gros comme le doigt -ceux du Calédonien étaient d'une grosseur... naturelle - et profitèrent très largement de la permission de parler. Avec cinq jours de retard, le samedi 23 novembre au matin, elles arrivèrent au port ; les sœurs mirent enfin pied à terre sur le continent indien, les Indes anglaises.

Mariette Bourgin, Sœur Sainte-Edwige, n'était pas le premier membre de la famille Bourgin à fouler le sol de l'Asie. Son cousin germain, Pierre Bourgin, dit Jean, né le 25 janvier 1869, lui aussi du Courtial, fils d'Antoine et de Mariette Chauvin, l'avait précédée, revêtu, non de l'habit religieux, mais de la tenue militaire. Ce Roziérois, soldat de seconde classe, est décédé le 19 juillet 1891, à l'hôpital de Sôn-Tây, au nord-ouest d'Hanoï au Tonkin, victime de la fièvre typho-malarienne. Mariette Chauvin, mère de Pierre, était la marraine de Mariette Bourgin. Dans une lettre du 28.12.1950, Sœur Edwige évoque le souvenir de ce proche parent qu'elle n'avait pas oublié.

De Tuticorin, les religieuses gagnèrent par le train la ville de Madurai, Province du Maduré, dans le Tamil Nadu. Cinq fois on était venu les attendre à la gare ; cette fois, enfin, c'était la bonne. Elles étaient cinq pour les accueillir. Les religieuses se rendirent à leur maison, le couvent Saint-Joseph, avec une petite voiture attelée de bœufs, de jolis bœufs blancs qui trottent comme des petits chevaux. Sœur Edwige a dû penser aux chars et tombereaux tirés par des vaches que, dans son enfance, elle avait bien connus à la ferme familiale.

Chapitre 7

La mission du Maduré

Cette mission était située dans le Tamil Nadu, état du sud de l'Inde dont la capitale est Madras, à l'extrémité sud-orientale de la péninsule indienne, limitée par le golfe du Bengale à l'est, le fleuve Cavéry au nord, les monts des Ghâtes à l'ouest, le golfe de Mannar au sud. Sa superficie était égale au 1/12^e de celle de la France de 1912. Elle était alors peuplée de 6 900 000 habitants, dont 255 000 étaient catholiques. La ville de Madurai, située au centre de la mission, comptait 133 000 habitants, dont 3 000 catholiques. C'était une vieille mission dont la responsabilité avait d'abord incombé au Portugal, avant de passer aux Missions Etrangères de Paris vers 1836. Sur leur demande, le pape Grégoire XVI avait alors confié le vicariat du Maduré aux Jésuites, lesquels firent appel aux Sœurs Saint-Joseph de Lyon. Celles-ci ont été au Maduré de 1906 (Sœur Marie-Justin étant la première supérieure) à 1977, année où elles sont revenues en France, non sans avoir, au préalable, remis leur oeuvre à une toute jeune congrégation indienne, les Sœurs de l'Immaculée Conception dites "Sœurs Bleues", Sœur Saint-Patrice étant à l'origine de cette congrégation. Les Sœurs de Saint-Joseph ont labouré, semencé, baigné de leur sueur, d'autres poursuivent leur tâche. Elles y ont fondé un grand hôpital, des écoles pour chrétiennes et païennes, des orphelinats, un noviciat pour femmes indigènes aspirant à la vie religieuse.

On nous dit que le ciel n'est pas très loin du Maduré, c'est une façon de dire que le Bon Dieu sera bon pour les missionnaires et qu'il se montrera tout particulièrement miséricordieux pour les missionnaires du Maduré. C'est une mission assez pénible et qui ne donne pas beaucoup de consolations du côté des conversions : les Indiens sont difficiles à convertir, il faut dire aussi que tous les missionnaires sont loin de ressembler à saint François-Xavier. Il en a fait des conversions... mais au prix de quels sacrifices. Il ne refusait rien au Bon Dieu, à son tour, Dieu se montrait prodigue à l'égard de son vaillant apôtre, (lettre de Sœur Edwige, Madura, 22-01-1936).

Chapitre 8

Sœur Sainte-Edwige, missionnaire

Première obligation et difficulté en arrivant en Inde : s'initier à la langue tamoule, l'une des quatre langues très anciennes qui appartiennent au groupe des langues dravidiennes. Cette langue comporte de multiples dialectes et ... deux cent quarante-sept caractères ; il faudra, à Sœur Sainte-Edwige, apprendre à la lire, la prononcer, l'écrire, mais elle en acquerra une grande connaissance, ce qui facilitera ses contacts avec les gens du pays. Elle apprendra aussi l'anglais, ou se perfectionnera en cette langue, qu'elle maîtrisera parfaitement.

Elle est affectée, et jusqu'en 1920, d'abord au dispensaire, puis à l'école des brahmines (filles des brahmanes) de Danappa (un quartier de Madura), à l'hôpital gouvernemental "Erskine Hospital".

En 1914, elle fait le vœu de ne jamais revenir en France si ses quatre frères, présents sous les drapeaux, reviennent de la guerre.

En 1918, ses quatre frères... reviennent de la guerre !

1920 : elle est nommée supérieure du couvent Saint-Joseph de Madura, lequel comprend également une école secondaire.

1925 : elle retourne à l'hôpital gouvernemental ; on lui confie la responsabilité du linge, des repas des malades ; elle assume les fonctions de sacristine de la chapelle et de l'église paroissiale du Saint-Rosaire.

1932 : elle collabore au côté de Mère Jeanne-Augusta à la construction et à l'aménagement de la maison d'Usilampatti, située à 24 km et dans le district de Madura.

1933 : elle revient à Madura comme supérieure ; là, en 1943, elle supervise l'agrandissement de l'école secondaire, la "High school".

4 février 1946: la "Kaiser I Hind Silver Medal" lui est attribuée pour services rendus à l'hôpital gouvernemental de Madura, distinction à laquelle elle ne prêtera aucune importance et dont elle ne parlera jamais à sa famille, par humilité sans doute. Cette décoration, créée en 1900, comportant deux grades, argent et or, avait pour but de reconnaître et récompenser les importants services rendus dans l'Empire indien. Sœur Edwige a reçu la médaille d'argent.

1946: la direction de la Maison d'Usilampatti lui est confiée par ses supérieures: école élémentaire, crèche, orphelinat.

Août 1949 : elle revient à Madura, fatiguée, à bout de forces, pour un repos bien mérité.

16 novembre 1952 : on célèbre ses noces d'or. Le Père Clément Montaud, S.J. originaire de Castres, compose une prière d'action de grâces, *Quid retribuam*, et l'une de ses compagnes,

sur l'air d'un cantique, une chanson de dix-neuf couplets retraçant son cheminement (voir en annexes les textes ou extraits de l'une et l'autre).

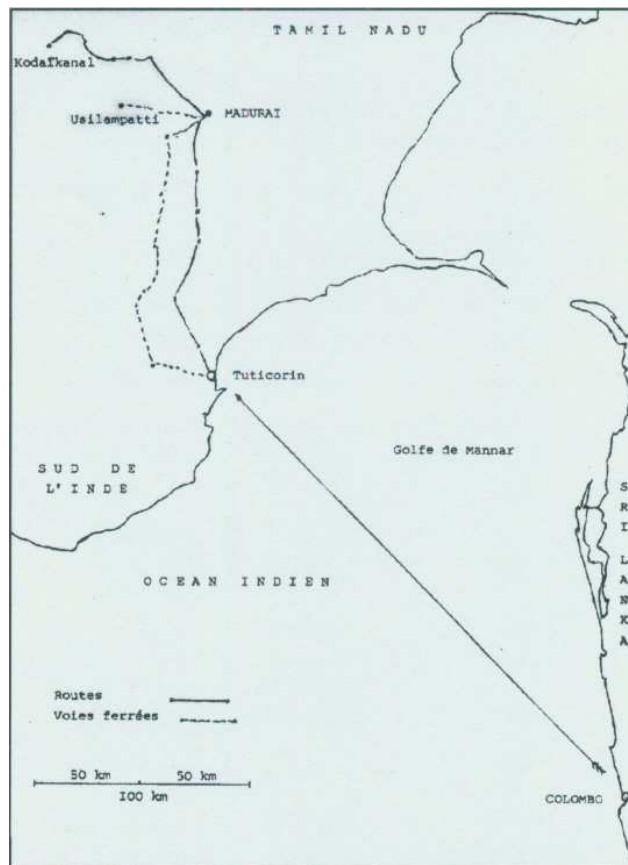
28 mai 1953 : elle reçoit l'absolution, ayant reçu auparavant le sacrement des malades, en toute lucidité.

Le lendemain, vendredi 29 mai, au matin, usée par un labeur intense, sa mémoire totalement défaillante, saisie d'un refroidissement, elle s'éteint doucement. Ses funérailles sont célébrées le soir même, à cause de la terrible chaleur qui sévit à cette époque de l'année ; Mgr Léonard, S.J., évêque de Madura, entouré de quatorze prêtres, donne l'absoute et conduit Mère Edwige au cimetière. Elle est âgée de 72 ans, dont 51 ans de vie religieuse et 41 ans consacrés à la mission du Maduré.

Comme ses autres sœurs, elle s'occupa des enfants de la caste des "Kallers" (voleurs) ; elle fit également plusieurs séjours à Kodaïkanal, station en altitude, pour se reposer un peu, quand la chaleur était insupportable à Madura.



**Mère Edwige et le Père Clément Montaud S. J.
posent la première pierre d'un établissement dans la province de Madura**



**Dernières étapes du voyage de Mère Edwige :
Colombo à Ceylan, Tuticorin et Madurai dans la province de Maduré**

Chapitre 9

Mère Edwige vue par ses sœurs

Vaillante missionnaire et vraie fille de saint Joseph, elle arriva aux Indes débordante de ferveur. Ni la chaleur brûlante, ni la vie si différente de celle qu'elle avait vécue jusqu'alors ne purent ralentir son zèle. Rien ne lui coûtait, parce qu'elle agissait uniquement par amour pour Dieu, sans retour sur elle-même et sans rien attendre des créatures.

Bonne pour toutes les sœurs, elle leur était une règle, un exemple vivant du don de soi dans une constante mortification : c'est ainsi que, très dure pour elle-même, elle ne consentait jamais à se reposer, même au fort des grandes chaleurs. Levée de grand matin, elle recevait les ouvriers (en 1943, travaux de construction) et sans jamais se permettre un mot de plainte, demeurait avec eux toute la journée, sous la cuisante morsure du soleil des Indes. Volontiers, elle aidait les manœuvres à porter les briques et le mortier. *Ma Mère*, lui disaient parfois les sœurs - craignant de la voir succomber à la peine -, *laissez faire les ouvriers, n'êtes-vous pas Supérieure ? Supérieure, Supérieure ? Oui sans doute, mais je suis fille de paysan !*

Cette simple réponse est bien l'expression de l'humilité vraie et profonde de Mère Edwige ; bien que supérieure, elle se considérait comme la dernière de toutes : *Je n'ai pas de peine à constater que le peu de bien que je fais ne vient pas de moi, mais de Dieu ! Plus je me ferai petite, simple, humble, mieux j'entendrai la voix de Dieu dans mon âme ; Quand il n'y a plus rien à faire*

pour soi dans un office, il reste à devenir un saint ! (d'après la notice nécrologique qui lui est consacrée).

Plus que jamais, elle fit l'édification de ses sœurs car elle fut, non seulement par désir, mais dans une véritable réalisation, la plus pauvre, la plus humble, la plus obéissante :

J'ai vécu deux ans avec Mère Edwige, très bonne, très accueillante et très active, elle ne perdait pas une minute. Elle avait des contacts faciles avec les gens du pays car elle avait une grande connaissance de la langue tamoule.

Les sœurs qui l'ont connue gardent le souvenir de son courage, de son esprit de sacrifice, de son sens du devoir et de la responsabilité, et, par dessus tout, de son profond esprit religieux.

La province du Maduré doit une immense dette de gratitude à cette humble religieuse qui n'a jamais cherché à briller, mais qui a toujours cherché la Volonté du Seigneur et à l'accomplir comme un instrument entre ses mains.

Elle avait su s'effacer toute sa vie, et a su laisser la place, dans la grandeur, le moment venu. (Sœur Gabrielle Garabelli, lettres des 19-05 et 21-06-1976, et notice nécrologique).

Chapitre 10

Sœur Edwige à la lecture de ses lettres

Des idées maîtresses : conversion, salut des âmes, obéissance, gloire de Dieu

5 juin 1922 : *La mesure dans laquelle je serai sainte sera la mesure dans laquelle je sauverai les âmes.* (Cette citation de l'abbé Nenipon , M.E.P., revient à plusieurs reprises sous sa plume).

7 janvier 1925 : *Dépensons-nous généreusement au service du Bon Dieu toujours dans les limites de l'obéissance. Pas une égratignure d'épingle en dehors de l'obéissance.*

30 décembre 1925 : *// m'en a coûté pour quitter nos orphelines et venir ici à l'hôpital mais la volonté du Bon Dieu m'appelant ailleurs il n'y avait pas à examiner si cela coûte, il vaut mieux s'abandonner entre les mains de la Providence et se laisser faire.*

3 janvier 1928 : *Le Bon Dieu nous a fait une grande grâce en nous appelant à la vie religieuse. Pour l'en remercier et pour assurer notre persévérance dans notre sublime vocation, il ne faut pas marchander avec les sacrifices. Je suis venue ici pour sauver les âmes, or je sais que c'est par le sacrifice surtout qu'on sauve les âmes.*

15 décembre 1930 : *Quand je sors faire des commissions dans Madura, je ne rencontre que des païens et je ne puis m'empêcher de dire au Bon Dieu : « C'est donc en vain que votre divin Fils a versé tout son sang sur la croix pour sauver tous les hommes, et, parmi toute cette foule que je rencontre, peut-être pas une âme qui vous connaisse et qui vous aime ! Que faire, O mon Dieu, pour que leurs yeux s'ouvrent enfin à la vraie lumière ?*

22 janvier 1936 : *Je t'assure que les soucis ne me manquent pas, l'important est que je m'en serve comme autant de moyens pour procurer la gloire de Dieu.*

+ J. M. J.

Govt Hospital
Madura
South India.
8-2-27

Ma bien chère petite Sœur Anne Marie du S^t Sacrement.

Merci pour ta consolante lettre tout ce que me dis au sujet de notre chère Maman me fait bien plaisir, tous les détails sont chers à l'amour, et nous l'aimons tant notre Maman. Que de larmes versées depuis que j'ai appris sa mort, peut-on ^{sup} pleurer la perte de sa Maman. Je suis bien résignée à la volonté du Bon Dieu mais la résignation n'empêche pas les larmes de couler, pour ne pas en perdre le mérite je les offre à Notre Seigneur pour le repos de l'âme de celle que nous pleurons. Je compte quelle semaine d'aujourd'hui vous avez vécu après avoir reçu la dépêche jusqu'au dimanche suivant où vous receviez la lettre de notre dévouée Henriette. Quand tu as l'occasion de t'entretenir avec notre S^t Marie du Sacre Coeur, je m'imagine que devez souvent parler de notre chère Maman, vous vous consolez mutuellement, vous êtes bien gentille toutes les deux de m'écrire, vos lettres me ont bien consolés dans mon lointain exil j'en suis bien reconnaissante à votre bonne Mère qui vous a permis de m'écrire, et je lui suis plus encore reconnaissante de toutes les prières que cette bonne Mère et sa fervente communauté ont adressées au Ciel pour le repos de notre chère disparue. Maintenant comme elle doit remercier le Bon Dieu d'avoir appelé trois de ses enfants à la vie religieuse.

Lettre de Sœur Edwige du 8 février 1927

Un départ en mission sans idée de retour

13 juin 1926 : ... depuis que j'ai quitté notre douce France. Tu vas croire que ta sœur est comme les Hébreux qui regrettaient les oignons d'Egypte. C'est une manière de parler, je ne regrette rien parce que j'ai tout sacrifié pour le Bon Dieu et avec sa grâce, j'espère bien ne jamais rien reprendre de ce que je lui ai donné.

3 janvier 1928 : Tout de suite vous allez vous demander : est-ce que notre chère sœur missionnaire ne viendra pas un jour ? Je n'en sais rien, j'abandonne cela au Bon Dieu et, s'il me conserve dans les dispositions où je suis, je crois que je ne manifesterai jamais le désir de revoir la France, notre chère Maison Mère et TOUT ce qui m'est cher là-bas. Donc à moins que mes Supérieures, pour une raison ou pour une autre me

rappellent, il ne faut pas compter me revoir ici-bas. C'est un sacrifice bien sûr, mais le sacrifice est fait depuis longtemps. Le Bon Dieu nous a fait une grande grâce en nous appelant à la vie religieuse. Pour l'en remercier et pour assurer notre persévérance dans notre sublime vocation, il ne faut pas marchander avec les sacrifices. Je suis venue ici pour sauver les âmes, or je sais que c'est par le sacrifice surtout que l'on sauve les âmes. Voilà pourquoi je voudrais bien faire quelque chose pour le Bon Dieu et comme je ne suis qu'une petite âme ne pouvant faire que de petites choses, je pense qu'il vaut mieux lui sacrifier le plaisir de se revoir ici-bas.

8 janvier 1929 : Ne comptez pas me revoir l'année prochaine, ni jamais ici-bas, je le pense, à moins que la volonté du Bon Dieu le décide autrement. En cela comme en tout le reste, je m'abandonne entre ses bras.

10 juin 1931 : C'est bien parce que je vais très bien que j'ai dit à nos bonnes Mères que je n'avais pas du tout besoin d'un voyage en France, de vouloir bien passer cette faveur à d'autres qui sont moins bien portantes que moi, et auxquelles un séjour au pays natal fera du bien.

[N. B. : Été 1939, sur ordre de ses supérieures, elle devait venir en France ; en septembre, un câble de Lyon : *Guerre déclarée, ne venez pas* ; elle va récupérer sa malle déjà déposée à la gare ou au port et regagne son couvent].

14 février 1947 : Je ne compte pas revoir la Patrie, à moins qu'on ne chasse les missionnaires, donc le grand revoir se fera là-haut, auprès de notre Père des deux.

A cette latitude, lutte contre la chaleur et le sommeil

5 juin 1922 : Dans la plaine on est abattu parla chaleur et le matin tant qu'on n'a pas déjeuné on ne vaut rien, aussi la méditation dans ces conditions est pénible, c'est plutôt une lutte contre le sommeil qu'une méditation, mais Notre Seigneur tient compte de la bonne volonté.

27 juin 1923 : N'oublie pas ma Mission, sois mon Moïse pendant que je lutte dans la brûlante plaine du Maduré.

2 juillet 1924 : Tu me demandes un remède contre le sommeil... C'est ici qu'il serait utile. Nous nous levons à 4 heures V-s.. Les messes sont très matinales, il y a des jours où je ne fais rien d'autre que lutter contre le sommeil. Le meilleur remède serait de dormir plus longtemps, mais alors les exercices et la Sainte-Messe surtout ?

17 juillet 1935 : Je suis revenue à Madura le 24 avril, à ce moment là, c'était une fournaise et cela a duré tout le mois de mai ; nous avons eu une chaleur exceptionnelle. La nuit on ne pouvait pas dormir même en couchant dehors.

Saucissons et cerises

9 janvier 1923 : Sais-tu que pour notre réveillon nous avons un saucisson qu'une des sœurs avait reçu dans la semaine. Elle (Sœur Rosalie) est des environs du Puy. C'est rare quand on en a ici. Comme elle était contente de nous payer du saucisson du pays.

13 juin 1926 : Maintenant [en France] tes cerisiers doivent être chargés de fruits. Ah les bonnes et belles cerises, je n'en ai ni revues, ni mangées, depuis que j'ai quitté notre douce France.

10 janvier 1937 : *Notre sœur Henriette m'a envoyé un bon saucisson ; nous l'avons mangé le jour de la clôture de la retraite, il était bien bon, nous étions 18 à table.*

En 1937 : *A propos de cerises, il y a quelques mois, un monsieur, en venant de Colombo, nous en a apportées, je n'en avais pas mangées depuis que j'ai quitté la France, elles n'étaient pas aussi bonnes que celles de Rozier. J'étais tout de même contente de revoir des cerises.*

Sœur Edwige, conteuse

20 juin 1928 : 34 ans après l'examen du certificat d'études - elle avait été très mal notée à l'épreuve de rédaction, mais elle était depuis lors titulaire du brevet d'institutrice -, elle relate, d'une façon très vivante, une coutume locale et saisit cette occasion pour faire passer un petit message spirituel :

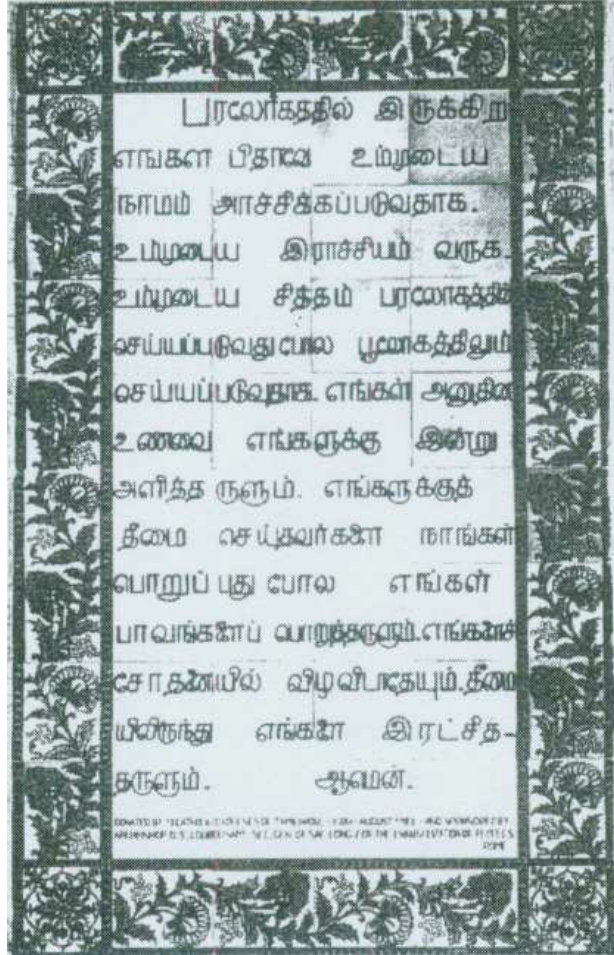
Ici, c'est l'habitude pour fêter un supérieur ou un grand personnage, on lui offre une guirlande de fleurs qu'on lui passe autour du cou, ce sont des rosés ou des petites fleurs blanches très parfumées. Ordinairement, ce sont des petites filles qui offrent la guirlande et, suivant la coutume, elles sont au moins trois ; elles s'avancent en cadence en chantant et, bien qu'elles n'aient qu'une petite distance à parcourir, elles mettent très longtemps car elles font de si petits pas, tantôt en arrière, tantôt en avant ; on dirait qu'elles piétinent sur place ; elles arrivent tout de même. Chaque fois que je les vois, je me dis : voilà bien ce que nous faisons sur le chemin de la perfection ; espérons que comme ces petites filles, à force de faire de petits pas, nous arriverons bien au but. Au besoin, la Sainte Vierge nous prendrait plutôt dans ses bras que de nous laisser manquer le but.

31 décembre 1931 :

Nous avons beaucoup de petites païennes au couvent. Toutes voudraient se convertir, mais les parents ne le veulent pas ; cependant, il y a de temps en temps des conversions. Pendant l'année, une de ces enfants a été baptisée avec sa petite sœur, toutes deux sont si sages. Il y a deux ou trois mois, son père tombe malade, on vient chercher la petite. Une sœur l'accompagne et la petite a vite instruit son père des vérités de la religion, demande le baptême ; on le baptisa, et le père mourut avec son baptême. Pendant les vacances, cette même petite avait sa grand-mère malade. Voilà cette enfant qui se fait apôtre auprès de sa grand-mère, lui donne le baptême et la grand-mère meurt avec le baptême. Dimanche dernier, comme nous sortions de la chapelle, voilà des gens qui en toute hâte viennent chercher la même petite fille ; sa maman, ayant été atteinte du choléra, demande à voir sa fille. Vite une sœur part en voiture avec la petite, en route elle lui dit ce qu'elle doit dire à sa maman. La petite bien docile parle à sa maman, du ciel, du baptême à recevoir pour y aller. La maman accepte bien volontiers d'être baptisée, et le soir même elle mourait. C'est cette petite qui a dû mériter par ses prières une si grande grâce à ses parents. Maintenant, sa grande préoccupation c'est son tout petit frère ; qui relèvera en chrétien, car elle a une tante qui est païenne et qui n'a pas envie de se convertir ? Prie pour cette petite fille et pour bien d'autres dont les parents mettent des empêchements à leur baptême. Prie pour que nous leur inculquions un grand esprit de foi, et qu'elles méritent ainsi de ne pas mourir sans le baptême. Le Bon Dieu a tant de moyens pour sauver les âmes et il est si miséricordieux.

Conclusion, relevée dans ses notes intimes

Si, dans la journée, je n'ai pas de ces élans spontanés et fréquents vers Dieu, que Jésus aime à trouver dans ses Epouses, j'arriverai à l'oraison sans ferveur. Mais je ne veux pas me décourager : une oraison pendant laquelle je passerai tout mon temps à baiser mon Crucifix ne serait pas du temps perdu.



Prière du Notre Père en langue tamoule

Annexes

« *Quid retribuam* »

prière d'action de grâces composée par le Père Clément Montaud S.J.
à l'occasion des noces d'or de Mère Edwige le 16 novembre 1952

Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les grâces qu'il m'a faites ?
Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le Nom du Seigneur.

Que se passe-t-il donc et quelle est cette aurore
Qui met en ce jour un rayon de bonheur ?
Du soleil éternel le firmament se dore...
Et vous dites : « Venez et louons le Seigneur...
« Vous dites bonne Mère : « entonnons un cantique
En l'honneur de Jésus, notre Roi, mon Epoux,
Car son amour, pour moi, fut vraiment magnifique,
Miséricordieux plus encore que jaloux...
Quand mon âme sortit des ondes du baptême
Comme un bouton de lys qu'a baigné l'eau du ciel,
Le Christ m'a béni, en murmurant : « Je t'aime,
Pour moi sont tes parfums, ta blancheur et ton miel »,
Plus tard quand au soleil j'entrouvrais ma corolle,
Il m'a dit : « Mon enfant, ton seul astre, c'est Moi ».
Dans la sainte maison du Protecteur des Vierges,
Il m'a fait préparer les plus beaux vêtements,
Puis un jour à l'autel, à la lueur des cierges,
Il devint mon Epoux, je lui fis mes serments ».

Depuis, par ses sentiers, j'ai marché sans alarmes,
Il était près de moi me tenant par la main.
Si les ronces, parfois, m'ont fait verser des larmes,
J'ai vu ses pieds divins saigner par le chemin,
Et de souffrir à deux pour racheter les âmes,
Ce m'était une joie, une immense douceur.
Il parlait par ma voix, Il me prêtait ses flammes
Pour charmer les enfants, montrer le vrai bonheur.

Champs féconds, bienheureuse, où lasse, mais ravie,
J'ai travaillé longtemps pour l'amour de Jésus,
Où j'ai livré pour Lui le meilleur de ma vie,
Donné jusqu'à la fin tout un peuple d'élus.
Depuis, de bien longs jours, heureuse, je demeure
Dans ce pays, pour moi, choisi pour le Sauveur.
Cinquante ans ont passé... Voici qu'a sonné l'heure
Des noces d'or, ô jour d'ineffable bonheur.
Jamais mon cher amour ne parut plus aimable
Et jamais plus brûlant pour Lui ne fut mon cœur.
Ah, pour tant de bienfaits, en ce jour mémorable,
Que donner à Jésus ? Que rendre à mon Seigneur ?

Bonne Mère, avec vous, nous prendrons le Calice,
Où vos pleurs ont coulé dans le Sang Précieux.
Ensemble sur l'Autel du Divin Sacrifice
En invoquant Jésus, nous l'offrirons aux Cieux.

Chanson

composée à l'occasion des nocés d'or de Sœur Edwige

le 16 novembre 1952, laquelle retrace son cheminement

à chanter sur l'air « *Le Fils du Roi de Gloire* » (six des dix-neuf couplets)

Pour charmer la journée, cherchons de doux accords
De notre Mère aimée, chantons les Nocés d'or.
Il convient de fêter ce bel anniversaire
De la profession, don don, redisons tout l'éclat, la la,
Pour notre jubilaire.

Par une âme d'élite, guidée avec amour,
En charme et en mérite, elle croît chaque jour.
Ce n'est plus une enfant, la voilà jeune fille,
Or que fera-t-elle donc, don don, murmurait-on tout bas, la la,
Elle est vraiment gentille.

Je ne veux qu'une chose, c'est travailler pour Dieu,
Mon âme jeune éclore, s'épanouira mieux.
Du grand noviciat où Saint Joseph est Père
Tirez moi le cordon, don don, car je veux entrer là, la la,
C'est de Jésus la serre.

Mais c'est au Maduré, la plus belle moisson,
Depuis les temps premiers, jusqu'en cette saison,
De notre sœur aimée, les gerbes splendides
Dans son grenier montons, don don, Saint Joseph toujours là, la la,
Nous servira de guide.

Quelle belle gerbe gonflée, gerbe de dévouement,
A l'hôpital donnée à tous ses grands enfants,
Chauffons les petits plats, surveillons la cuisine,
Préparons les bouillons, don don, ceci en sortira, la la,
Plus d'un de la débîne.

Salut belle épousée, au front tout radieux,
Splendidement parée pour Jésus Roi des cieux.
La Vierge vous couvrit de ses baisers de Mère
Par elle demandons, don don, en ce jour que voilà, la la,
La bénédiction, dondon, pour celles qui sont là, la la
Sur la rive étrangère.

Sources

1. Tradition orale familiale.
2. Quarante-huit lettres de Sœur Edwige, du 1^{er} décembre 1921 au 24 janvier 1940, et du 14 février 1947 au 29 novembre 1952, adressées à des membres de sa famille, essentiellement à sa sœur Eugénie (Sœur Anne-Marie du Saint-Sacrement).
3. Registres paroissiaux et d'état civil, paroisse et commune de Rozier-Côtes-d'Aurec.
4. Aux archives départementales de la Loire :
 - a) Contrat de mariage de Benoît Bourgin et Antoinette Lyotier, 20 juin 1715, M⁶ Rony notaire (5 E entrée 15 bis 4).
 - b) Bail de la levée des tailles de la parcelle des Costes d'Aurec, 5 février 1723, (5 E entrée 15 bis 4).
 - c) Ferme de la dîme, 18 juin 1768 (5 E entrée 15 bis 393).
 - d) Archives de l'inspection académique de la Loire (Série L).
5. Service des archives des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon :
 - a) Extraits du bulletin d'information de la Congrégation, « *Le Règne de Dieu* ».
 - b) Lettres adressées du 18 novembre 1912 au 26 décembre 1912, à leur Mère Supérieure, par les trois religieuses parties en Inde.
 - c) Notice nécrologique consacrée à Mère Edwige.
6. *Mémoires et documents sur le Forez*, la Diana, tome V, 1879, « Le Prieuré de Rosiers », page 311.
7. *Rapport général du voyage*, Compagnie des Messageries Maritimes, ligne de Chine, voyage n°5, paquebot *Le Calédonien*, en date du 29 janvier 1913.
8. *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 14, page 4, « Aux origines d'un petit oratoire mariai des années 1920, la Vierge du Rochain à Rozier-Côtes-d'Aurec », par Pierre Bourgin et Gérard Berger.
9. *L'Aventure missionnaire lyonnaise*, par Yannick ESSERTEL, Cerf histoire, Terres de Mission, 2001.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au n° 93-94 d'avril 2003 - **ISSN - 0241-6786**

Siège social (abonnements) : **Centre Social de Montbrison**,

13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Claude Latta.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon.
- **Abonnement et diffusion** : André Guillot.
- **Comité de rédaction** :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2003

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.